

LES MANGEURS DE FEU

LES BATTEURS DE BUISSONS

Deuxième Partie

LE BUISSON AUSTRALIEN

Willigo venait d'enlever le bandeau du prisonnier, le malheureux était rouge de colère et roulait des yeux apoplectiques en regardant le sauvage australien. Il se calma un peu cependant en apercevant le Canadien et ses compagnons, et leur montra, en les agitant, ses deux mains attachées. On les lui délia à l'instant ; il porta alors sa main droite à la bouche, indiquant ainsi qu'il voulait parler.

— Ah ! pour cela, gentleman, c'est une autre affaire, lui dit le Canadien en anglais ; veuillez avoir la patience de m'écouter un instant. Nous sommes en ce moment, comme disent les indigènes, sur le sentier de la guerre et environnés d'ennemis dangereux ; vous allez nous promettre de ne faire aucun bruit, de ne pousser aucun cri de nature à nous les attirer sur les bras, et je vous rends à l'instant l'usage de la parole.

L'Anglais fit signe de la tête qu'il acquiesçait à cet arrangement.

— Une minute encore, fit le Canadien : je dois vous prévenir qu'au moindre oubli de votre part, je me verrai dans la nécessité de vous brûler la cervelle.

Willigo enleva alors le bâillon, si artistement appliqué que le pauvre diable ne pouvait faire entendre le moindre son.

A peine débarrassé, le prisonnier poussa un long soupir de soulagement !

— Veuillez croire, monsieur, lui dit Olivier, qui jugea à propos d'intervenir, que nous ne sommes pour rien dans la mésaventure qui vous est arrivée. Les indigènes vous ont pris pour un espion de leurs ennemis, et ils vous ont appliqué la dure loi du buisson.

— Aoh ! A qui ai-je l'honneur de parler ? fit l'Anglais d'un ton de dignité comique.

— On me nomme Olivier, répondit le jeune homme, et voici mes compagnons Dick et Laurent.

— Très bien ! et moi je suis connu dans le monde sous celui de John-William Gilping, esquire, membre de la Société royale de Londres.

Olivier et ses compagnons s'inclinèrent.

L'Anglais continua.

— J'ai été envoyé, par les sections de botanique et de géologie, pour étudier la flore et la minéralogie de l'Australie. Je suis également membre de l'Evangelic-Missionary-Society pour la propagation de la Bible ; en vérité, c'est une indignité, messieurs, qu'un sujet de la Reine ait été ainsi traité par ces sauvages dans les possessions mêmes de Sa Gracieuse Majesté.

— C'est une grave imprudence que vous avez commise, gentleman, que de vous hasarder ainsi, sans guides, sans armes, dans le buisson.

— Aoh ! des guides, j'en avais pris deux à Melbourne ; mais ils m'ont abandonné au bout de cinq jours de marche, et j'ai pris le parti de continuer seul mon voyage avec Pacific.

— Les indigènes vous ont rencontré seul cependant.

— Aoh ! je l'avais attaché à un arbre sur le bord du River, et je m'étais éloigné un peu en herborisant, quand ces trois sauvages se sont précipités sur moi, selon la parole du prophète Jérémie : " Et le juste deviendra la proie des impies. "

— Vous avez attaché votre compagnon à un arbre ? fit le Canadien, qui ne put retenir un sourire.

— Pacific n'est pas un compagnon, c'est une âne qui porte la bonne nouvelle et mes bagages ; quand je me suis vu abandonné par mes serviteurs, j'ai dit comme Balaam : " Et j'irai seul avec mon âne au-devant de gentils. " Que va devenir le pauvre animal ?

Ce que John Gilping appelait la bonne nouvelle était un sac de bibles qu'il avait reçues de l'Evangelic-Society pour les distribuer aux sauvages.

— Pauvre Pacific ! continua le brave savant en poussant un profond soupir.

Il n'avait pas achevé ces mots, qu'un éclat formidable ébranla l'atmosphère ; les trois pionniers relevèrent rapidement leurs armes au repos ; mais ils les laissèrent retomber sur le sol en éclatant de rire. Ils venaient de reconnaître la voix harmonieuse de maître Aliboron.

— C'est Pacific ! s'écria John Gilping, au comble de la joie.

— Diable d'animal ! exclama le Canadien ; il va attirer tous les bush-rangers sur nous ! Il faut le faire taire à tout prix.

Il fit signe à Willigo, qui disparut dans les broussailles.

A ce bruit inconnu, Black, qui n'avait pas bronché même à l'apparition des sauvages, tellement il avait été dressé par son maître à n'obéir qu'à sa voix, ne put s'empêcher de gronder ; mais il se tut à la première injonction d'Olivier.

En voyant que la nuit n'amenait pas le retour de son maître, l'âne, sans aucun doute, avait dû briser son licol et se mettre à errer le long du fleuve. Au bout de quelques instants, Willigo, qui s'en était emparé, le ramenait triomphalement, à la grande joie de John Gilping, qui s'assura immédiatement que ses précieuses bibles étaient bien à leur place. Tout le chargement, livres et bagages, était intact, ce dont le brave homme remercia le ciel en nasillant à voix basse un psaume de circonstance.

— Qu'allons-nous faire de cet original et de son compagnon à longues oreilles ? fit Olivier à l'oreille du Canadien.

— Du diable si j'en sais quelque chose ! répondit ce dernier ; nous ne pouvons cependant pas l'abandonner seul dans le buisson, le premier bush-ranger qui le rencontrera lui logera une balle dans la tête pour lui voler son âne, qui est un aide précieux dans ces solitudes, en raison de sa force de résistance et de sa sobriété. Et puis, c'est un animal rare en Australie, ce qui augmentera encore les convoitises. D'un autre côté, tous les indigènes qui trouveront sur leur chemin ce singulier personnage le traiteront comme l'a fait aujourd'hui Willigo. Ce qu'il y aurait de plus simple et de plus humain serait de l'emmener avec nous au grand village des Nagarnooks, et là il pourrait payer des guides indigènes et se faire reconduire à Melbourne. Dans tous les cas, il en sera comme il l'entendra ; le jour ne va pas tarder à paraître, et, s'il veut nous quitter, nous ferons bien de ne pas le retenir, car il peut, à un moment donné, devenir un grand embarras pour nous.

Après les épreuves qu'il venait de subir, master Gilping n'eut garde de refuser ces propositions, dont on lui fit part, et il fut convenu qu'il accompagnerait la petite troupe chez les Nagarnooks. Sur sa demande, Dick lui fit restituer son bâton de minéralogiste et son sac en peau, assez semblable à un fourreau de parapluie.

CHAPITRE II

Le cri du pagon. — Les guerriers Dundarups. — Percé d'un coup de lance — Le combat — La carabine de Tidana. — Cernés

Comme on le pense bien, le projet formé par le Canadien de se reposer pendant quarante-huit heures dans cette station, avait été abandonné dès que la présence des bush-rangers avait été connue, et nos voyageurs prirent le parti de se mettre en route immédiatement pour traverser le Red-River à un gué que Willigo connaissait, avant que les batteurs d'estrade pussent avoir connaissance de leur changement de direction.

Le chef nagarnook fit entendre par trois fois le cri du pagon, signal convenu pour rappeler ses deux guerriers, car on n'attendait qu'eux pour partir.

Un moment après, un bruit de feuilles sèches et de branches froissées annonça leur arrivée, mais Koanook seul parut.

— Où est Nirrooba ? fit Willigo.

— Il s'est glissé vers le campement des bush-rangers pour épier leur mouvements.

— Ne vous ai-je pas ordonné de rester en sentinelles à portée de ma voix ?

Pour toute réponse, Koanook montra à son chef sa lance teinte de sang.

— Que s'est-il passé ?

Koanook a percé un guerrier dundarup, qui nous épiait à quelques pas d'ici ; il est tombé sans pousser un cri ; alors Nirrooba a dit à son frère : " Veille, je vais aller au camp des guerriers blancs, " et Nirrooba s'est mis en route.

— Qu'est-il arrivé ? pourquoi ne partons-nous pas ? fit le Canadien en s'approchant.

— Koanook a tué un espion dundarup, répondit Willigo, et Nirrooba est au camp des maraudeurs. Il faut attendre le retour de Nirrooba.

Nos voyageurs ne restèrent pas longtemps sur le qui-vive, car Dick n'avait pas achevé de communiquer à Olivier les motifs qui retardaient le départ, que le chant du kalloo ou pia rieuse, signal adopté par le jeune guerrier, se faisait entendre dans le lointain.

Dans toutes les tribus australiennes, chaque guerrier possède un cri particulier, emprunté aux oiseaux du pays ou aux quelques rares mammifères que possède l'Australie, pour se faire reconnaître des siens ; il le choisit à l'âge où il quitte la classe des adolescents pour entrer dans celle des guerriers ; mais ce signe spécial, qui ne lui appartient officiellement qu'à partir de ce moment, lui est enseigné dès l'enfance afin qu'il arrive à le rendre avec une telle perfection qu'on puisse le confondre avec celui de l'animal même auquel il appartient. On comprend l'intérêt qu'il y a pour les indigènes, presque toujours en guerre, à pouvoir apprendre aux leurs, même en face de l'ennemi, leur présence ou leur arrivée.

— Aga ! Aga ! Alerte ! Alerte ! s'écria tout à coup Nirrooba en faisant irruption au milieu de la clairière.

— Qu'y a-t-il donc ? fit le Canadien, qui ne se départissait jamais de son flegme.

— Nirrooba est une jeune tête, fit sentencieusement Willigo, il se laisse